

PUBLIC PAPIER

howard phillips
lovecraft

la maison maudite

françois bon
nouvelle traduction

réf s

la maison
maudite



Né le 20 août 1890 et mort le 15 mars 1937, Howard Phillips Lovecraft n'aura quitté que deux années la ville de Providence, pour tenter de s'installer à New York. Renouvelant en profondeur le fantastique, utilisant l'architecture des villes américaines, et sa propre colline au-dessus de Providence, il propose une narration complexe, hautement littéraire, ancrée dans l'héritage d'Edgar Poe, à laquelle notre nouvelle traduction tente de rendre hommage au plus près.

Retrouvez François Bon, pour cette traduction :



sur son site : www.tierslivre.net



sur Twitter : [@fbon](https://twitter.com/fbon)

The shunned house, oct. 1924, 1^{re} publication 1937

© publie.net & François Bon 2012 pour cette traduction

Dépôt légal : 3^e trimestre 2011

ISBN 978-2-8145-9321-3

howard phillips
lovecraft

LA MAISON MAUDITE

*nouvelle traduction,
par François Bon*

PUBLIC PAPIER

MÊME DES PLUS GRANDES HORREURS, l'ironie est rarement absente. Elle intervient directement dans la façon dont les événements se combinent, tandis que parfois elle n'est liée qu'à leur fait arbitraire parmi les personnes et les lieux. De la dernière catégorie, ce splendide exemple dans un cas lié à la vieille ville de Providence, où dans les années quarante Edgar Allan Poe a souvent séjourné, quand il a vainement fait la cour à notre poète si douée, Mme Whitman. Poe s'hébergeait en général Mansion House, dans Benefit Street: le Golden Ball Inn était un hôtel renommé dont le toit avait abrité Washington, Jefferson et Lafayette – et sa promenade favorite le menait vers le nord, dans cette rue où vivait Mme Whitman, et le petit cimetière à flanc de colline derrière l'église Saint-Jean, dont l'étendue invisible de vieilles tombes du dix-huitième siècle exerçait sur lui une fascination particulière.

Maintenant, telle est cette ironie. Dans cette promenade si souvent répétée, le plus grand maître au monde du terrible et du bizarre était obligé de

passer devant une maison particulière, côté est de la rue ; une misérable, très vieille bâtisse accrochée à la pente abrupte de la colline, avec un grand terrain mal entretenu, datant de quand la région était encore une campagne ouverte. Il n'apparaît pas qu'il en ait jamais écrit un mot, et aucune évidence qu'il l'ait seulement remarquée. Et pourtant cette maison, pour les personnes en possession de certaines informations, équivalait ou dépassait en horreur les pires imaginations du génie qui si souvent était passé là-devant sans rien savoir, et reste impudiquement le symbole du hideux le plus effarant.

Cette maison était – et est toujours – d'un type à attirer l'attention des curieux. À l'origine une ferme, ou une demi-ferme, elle illustre l'ensemble du dessin colonial de Nouvelle-Angleterre du milieu du dix-huitième siècle – un toit en faîte prospère avec deux étages, un grenier et ses lucarnes, un portail et une galerie dictés par le progrès du goût au temps du roi George. Orientée au sud, avec un pignon qui tombait sur les plus basses fenêtres côté est où grimait la colline, et l'autre élevant ses fondations au-dessus de la rue. Sa construction, il y a plus d'un siècle et demi, avait accompagné la poursuite et extension de la route à cet endroit ; parce que Benefit Street – qui s'appelait d'abord Black Street – avait d'abord été un chemin tracé parmi les tombes des

premiers colons, et mise au droit seulement après qu'on eut déplacé les ossements de la partie nord du cimetière, lui permettant de couper décemment à travers les anciennes sépultures familiales.

Au début, vingt pieds d'herbe abrupte séparaient le mur ouest du chemin. Mais en l'élargissant au temps de la Révolution, une grande partie du terrain intermédiaire fut mangée, exposant les fondations de telle façon qu'on avait dû construire un soubassement de briques, créant au-dessus de la rue une cave profonde, avec sa porte et deux soupiraux, tout près d'où désormais passaient les gens. Quand on ajouta un trottoir, il y a un siècle de cela, le reste d'espace fut supprimé ; et Poe, en marchant, ne pouvait remarquer que le mur gris accroché à pic au trottoir et surmonté à dix pieds de briques par le bardeau corpulent de la maison elle-même.

Le terrain, comme les autres fermes, s'étendait en arrière sur la colline, presque jusqu'à Wheaton Street. Le côté sud de la maison, contigu à Benefit Street mais loin au-dessus de son niveau, formait une terrasse sur un haut remblai de pierre moussue, où s'insérait un escalier de marches étroites conduisant comme à travers un canyon vers la partie supérieure et sa pelouse galeuse, restes de murs et vieilles briques, et tout l'attirail des jardins non entretenus, pots de

grès brisés, bouilloires démantelées tombées de leur trépied noueux, et autre bazar évacué de la porte battue aux vents avec son fanal cassé, ses pilastres ioniques pourris et le fronton triangulaire mangé aux vers.

Quand dans ma jeunesse j'entendis parler de la maison maudite, c'était parce que des gens y étaient morts en quantité anormale. C'était la raison, disait-on, qui en avait fait déménager les propriétaires originaux, vingt ans après l'avoir construite. C'était tout simplement malsain, peut-être à cause de l'humidité, de ces moisissures qui proliféraient dans la cave, et cette odeur malade générale, les courants d'air dans les couloirs, ou bien la qualité de l'eau du puits qu'on y pompait. Un faisceau de choses suffisamment détestables, c'est tout ce que j'avais pu recueillir des personnes que je connaissais. Seuls les cahiers de mon oncle archiviste, le docteur Elihu Whipple, me révélèrent finalement les très sombres et vagues hypothèses qui avaient constitué ce courant souterrain de rumeurs parmi les domestiques d'autrefois et les gens simples; hypothèses qui n'étaient jamais sorties de la ville, et qu'on avait oubliées quand Providence eut grandi jusqu'à devenir une métropole à la population moderne et fluctuante.

Pour autant, la maison n'avait jamais été considérée par la part la plus solide de la communauté comme étant d'aucune façon « hantée ». Aucun de ces contes répandus avec des chaînes traînées, de soudains courants d'air ou des lumières brutalement éteintes, des visages à la fenêtre. Les plus engagés disaient seulement que c'était une maison « pas de chance », et ne tentaient pas d'aller plus loin. Ce qui était au-delà de toute discussion, c'est qu'une proportion épouvantable de gens étaient morts ici ; ou, plus précisément, étaient morts ici il y a longtemps, puisque malgré quelques tentatives au cours des soixante dernières années, la maison était restée inhabitée, et qu'il avait été impossible de la louer. Ces gens n'avaient pas tous été soudain frappés par une seule cause ; il semblait plutôt que leur vitalité était insidieusement sapée, et que chacun était mort par suite de cette faiblesse évidente, qui les aurait naturellement emportés. Et pour ceux qui n'étaient pas morts selon un degré ou l'autre d'un type d'anémie ou de consommation, ou parfois du déclin de leurs facultés mentales, leur état confirmait l'insalubrité de la maison. Quant aux maisons voisines, ajoutons-le, elles semblaient entièrement épargnées de ces caractéristiques nocives.

Ce que j'avais appris, avant même de questionner mon oncle avec insistance, le conduisit à me montrer

ces notes qui finalement nous embarquèrent tous deux dans cette enquête hideuse. Dans mon enfance, la maison maudite était vide, avec ses arbres desséchés et ratatinés et si vieux, une herbe si louche qu'elle en était suspecte, et des ronces difformes à vous donner des cauchemars, sur ce talus où jamais les oiseaux ne venaient nicher. Nous les enfants, on s'était approprié l'endroit, et je me souviens encore de mes terreurs de jeunesse, pas seulement pour l'étrangeté morbide de cette végétation sinistre, mais pour l'atmosphère anormale et l'odeur de la maison délabrée, dont nous pouissions souvent la porte pour le goût du frisson. Les fenêtres étroites étaient pour la plupart cassées, et l'air sans nom de la désolation restait accroché aux boiseries intérieures chancelantes, au papier peint en lambeaux, aux escaliers grinçants et autres restes de mobilier brisé qu'on y trouvait. La poussière et les toiles d'araignées ajoutaient leur touche de frayeur ; et il aurait été courageux, certes, le gamin qui volontairement aurait osé monter l'échelle vers le grenier, vaste espace mansardé éclairé seulement par la lueur des lucarnes au bout du pignon, et rempli d'une masse de décombres tels que coffres, chaises, rouets qu'une suite infinie d'années aurait ensevelis et ornés pour en faire des formes monstrueuses et diaboliques.

Mais, après tout, le grenier n'était pas le plus terrible endroit de la maison. C'était la cave froide et humide qui exerçait sur nous la plus forte répulsion, même si elle était toute entière au-dessus du niveau de la rue, avec seulement une porte très mince et ce mur de briques percé de soupiraux pour la séparer d'un trottoir si passant. Nous ne savions trop si nous y revenions pour sa fascination spectrale, ou devons l'éviter pour la sauvegarde et la santé de nos esprits. D'abord, cette mauvaise odeur de la maison était ici plus forte ; d'autre part, nous n'aimions pas ces moisissures blanches qui s'y multipliaient dans les étés pluvieux, à même le sol de terre dure. Ces moisissures, aux formes aussi grotesques que la végétation dans la cour du dehors, avaient vraiment des contours maladifs ; parodies détestables de champignons vénéneux ou de plantes nocives, nous n'en avons jamais vu de tels dans aucune autre situation. Ils pourrissaient très vite, et devenaient alors légèrement phosphorescents ; ceux qui passaient la nuit parlant alors parfois de feux de sorcières derrière les volets brisés des soupiraux aux relents fétides.

Jamais – même dans nos humeurs les plus sauvagement Halloween – nous n'aurions osé nous y risquer la nuit, mais lors de quelques visites diurnes nous avons pu nous-mêmes constater cette phosphorescence, surtout quand le jour était sombre et

brumeux. Il y avait aussi cette chose plus subtile que souvent nous pensions avoir détectée – une chose très étrange, mais certainement la plus suggestive. Je parle d'une sorte de nuage blanchâtre sur le sol poussiéreux – un vague et très variable dépôt de moisi ou de salpêtre, dont parfois nous trouvions la trace parmi les moisissures clairsemées devant la gigantesque cheminée qui servait de cuisine dans ce sous-sol. Une fois, cela nous avait frappé en un instant, tant cela prenait ressemblance étrange à une figure humaine qui aurait doublé de taille, même si en général aucune affinité de cette sorte n'existait, et que d'autres fois il n'y avait même pas ce dépôt blanc. Un certain après-midi pluvieux, alors que cette illusion nous était apparue phénoménalement forte, j'eus de surcroît l'illusion qu'une sorte d'exhalaison mince, jaunâtre et miroitante s'élevait de l'accumulation de salpêtre près du foyer bâillant, et je parlais du fait à mon oncle. Il sourit à son étrange manière, mais il me sembla que son sourire était voilé par une réminiscence. Plus tard, il me raconta qu'une observation similaire figurait dans un de ces récits populaires – croyance qui en appelait de la même façon à une forme entre goule et louve prise par ces vapeurs échappant de la grande cheminée, ainsi que les étranges contours pris par certaines racines des arbres qui avaient trouvé à se faire chemin dans la cave par le jointoiment des pierres de fondation.

www.publie.net

coopérative d'édition numérique